

« L'Insoutenable Légèreté de l'être »,
de Philip Kaufman

Images pesantes

LES cinéastes n'aiment pas trop qu'on se souvienne de l'œuvre littéraire qui les a inspirés. Ce sont deux choses complètement différentes, disent-ils. D'accord. Mais à charge pour eux de nous faire oublier le livre qu'ils ont porté à l'écran. Et Kundera ne se laisse pas oublier facilement. Sa petite musique allègre et noire est de celles qui obsèdent.

Il aurait fallu pour qu'on n'en ait pas la nostalgie en inventer une autre, qui chante dans nos yeux. Philip Kaufman peut être un bon réalisateur, et il aime les personnages de Kundera. Ce n'est pas rien. Mais il les suit pas à pas, il détaille leurs faits et gestes, il trame laborieusement leurs destins, là où Kundera les laissait vivre et sans cesse virevoltait autour d'eux, les interrogeant sur le hasard et la nécessité, la pesanteur et la légèreté, la laideur et la beauté, l'ignorance et la responsabilité.

Il manque à Kaufman — contrairement à Kundera — un vrai point de vue sur son œuvre, ce que Baudelaire appelait la « fatalité » d'un artiste.

Souhaitons que le film plaise à ceux qui n'ont pas lu le livre. Il raconte une histoire d'amour tragique qui finit bien. Les deux héros, Tomas (Daniel Day-Lewis) et Tereza (Juliette Binoche) meurent ensemble dans un accident, alors qu'ils sont heureux, ayant tout perdu sauf l'amour. On ne saurait rêver un sort meilleur.

Tomas a perdu la belle situation de chirurgien qu'il avait à Prague avant l'invasion soviétique d'août 1968 ; il a perdu sa légèreté et sa désinvolture, et ses jeux de play-boy. Tereza a perdu sa jalousie amoureuse, désormais sans objet, ses velléités d'indépendance et ses illusions. Ils ont perdu la possibilité d'un exil doré, puisque, après avoir fui à Genève, ils sont revenus dans leur pays. Ils sont seuls avec leur amour et quelques amis. C'est

vraiment un bon moment pour mourir.

Les interprètes sont convaincants (avec notamment la révélation de la Suédoise Lena Olin dans le rôle de la brillante Sabina), et les séquences de l'arrivée des chars russes à Prague, saisissantes. Kaufman a intégré à la fiction des documents d'archives avec une virtuosité impressionnante.

Il y a d'autres moments réussis, dans le film, mais, souvent, les scènes interminablement détaillées (la série de champs-contrechamps des retrouvailles de Tomas et Tereza) deviennent bizarrement à la fois encombrantes et anodines. Leur succession finit par sembler insipide, parce que l'anecdotique et l'essentiel y sont sur le même plan, traités avec le même souci d'épuiser la scène. Cela explique l'insoutenable longueur du film. Mais ne l'excuse pas.

**Marie-Noëlle
TRANCHANT.**